
Automne à Dunwich

« Que ta lecture apporte à ces quelques pages l'éclairage objectif qui leur fait défaut. » J. H.

Le 28 septembre 1948,

Aujourd'hui, en réfléchissant bien, je ne sais plus vraiment quelles furent les circonstances de l'échec de notre expédition souterraine dans le comté de Dunwich. Et du drame qu'il a engendré. En relisant mes notes, une liste méthodique de faits, de causes et de conséquences, comme on nous l'enseigne à l'université, je ne peux fournir qu'une explication rationnelle aux événements survenus entre le 29 septembre et le 2 octobre 1930 ; mais si je me fie autant à mes souvenirs qu'à ces rêves qui vingt ans après hantent parfois mes nuits, je suis tentée de céder à l'imagination, à l'extravagance, et d'évoquer une origine plus indéfinie à notre infortune. Bien sûr, on pourra toujours m'objecter qu'il faisait sombre en bas, dans les galeries, que personne à part moi n'a été témoin du même phénomène, on pourra aussi me persuader que mon état psychologique était propre à concevoir des manifestations fantastiques, mais je suis certaine d'avoir vu quelque chose ce jour-là, avant de remonter.

Mon lecteur ne saurait me juger sensible, impressionnable, voire romanesque. Issue d'une famille de la bourgeoisie du siècle dernier, toute puritaine et pétrie de valeur individuelles positives, je fus élevée à la fois dans la gloire de Dieu et dans le culte de l'obéissance. Je me suis mariée bien jeune, à un avocat d'affaires de dix ans mon aîné, par amour je croyais, mais c'était autant pour me libérer de l'emprise parentale que pour suivre confortablement mes études à Harvard. Vivre dans une chambre avec une seule fenêtre et à la merci de la pension de mon père m'était à l'époque inconcevable. J'en ris aujourd'hui et me dis quelles belles années j'ai perdu là.

Bref, j'ai filé sans écueil vers une carrière universitaire en histoire des religions avant de m'imposer comme spécialiste des cultes polynésiens, puis, plus largement, marins. Autant dire que j'ai l'habitude de caboter entre récits et croyances mystiques ; aussi, l'in vraisemblance de l'aventure que je relate dans ces quelques pages ne doit pas être imputée à un esprit fantasque, car je vais la rapporter telle que je l'ai vécue.

Le 15 septembre 1930, je reçus une courte lettre d'un ami avec lequel j'entretenais de bonnes relations, le docteur Lawrence T. Harrington, professeur d'histoire médiévale à l'université de Boston. Dans sa lettre, il me conviait à l'exploration d'un réseau de galeries qu'il avait découvert une semaine plus tôt alors qu'il tentait de déchiffrer les inscriptions gravées dans les colonnes de pierre qui surmontent certaines collines autour de Dunwich. Lawrence et moi avions suivi nos premières années d'études ensemble et, depuis ce matin de juin 1922 où l'on peut dire qu'il m'a sauvé la vie, nous n'avions cessé de nous écrire. Afin de me persuader, il avait joint un article de l'*Arkham Advertiser*, datant du 17 septembre 1928, qui traitait succinctement, et sur un ton ironique, d'événements étranges qui avaient eu lieu à Dunwich entre le 2 février 1913 et le 15 septembre 1928. Autant avouer que cet article me laissa perplexe : feuille de chou locale, rédaction superficielle, absence manifeste de cohérence entre les éléments. Comment diable Lawrence pensait-il me convaincre avec ça ? Je me décidai après tout à répondre positivement à son invitation, non pas dans l'attente de me confronter avec le folklore de l'arrière-pays, mais simplement dans la joie de m'extraire quelques jours des papiers de mon divorce. Et puis, je nourrissais l'idée de livrer quelques passes d'armes avec mon ami sur un sujet dont il ne parlait jamais à l'écrit, mais seulement à la dérobée, dans quelque pièce obscure, ou sous le secret de la nuit.

Non, non, rien de subversif ! J'avais découvert, à la faveur d'un séjour de recherches à Tahiti que nous fîmes ensemble, qu'il s'intéressait à quelque croyance insulaire commune aux îles volcaniques du Pacifique Sud. La première fois qu'il m'en avait parlé, c'était après deux ou trois grands verres de *maitai* – ma mémoire n'en confessera pas davantage –, à la terrasse de notre hôtel, et encore l'avait-il fait spontanément, sans se cacher ; mais par la suite, dans les années qui avaient suivi, au fur et à mesure que sa connaissance s'était étoffée, enrichie de témoignages oraux, de gloses à la marge de manuscrits introuvables, de rouleaux arrachés à la poussière des cryptes, son discours était-il devenu plus prudent, plus laconique, plus concis. En un mot : plus inquiétant.

Je n'étais moi-même pas en reste de surnaturel. Mes recherches sur l'influence du vaudou dans les pratiques de sorcellerie en Nouvelle-Angleterre m'avaient amenée à vivre quelques expériences spectaculaires propres à ébranler toute âme moins rationnelle, mais les thèses de mon ami avaient trait à quelque chose de plus ancien, de plus fondamental, de plus primordial. Il avait fini par rassembler une somme d'indices autour de l'existence d'un dieu endormi au fond de l'océan qui attendrait en rêvant le moment de refaire surface. On pourrait croire le motif bien banal, la thématique éculée, mais il m'a montré, dans des sources parfois séparées

par des milliers de miles et d'années, deux noms qui revenaient sans cesse ensemble : *Cthulhu* et *R'lyeh*. Je n'en saurai jamais plus, Lawrence a disparu en Autriche, en mars 1938, peu après son annexion par l'Allemagne nazie.

Me voici alors, le 26 septembre au matin, dans l'express qui ralliait Providence peu avant midi. Comme convenu, Lawrence m'accueillit en compagnie de l'un de ses collègues, le docteur Howard Daniels, qui enseignait la zoologie à Princeton. Dès le premier regard, je devinai en lui les traits typiques de ses origines écossaises : les jambes courtes, arquées, le torse large et la barbe drue. J'appris plus tard qu'il avait été l'auteur d'une thèse particulièrement intéressante sur *Les relations entre les entités animales légendaires et les représentations sublimées des espèces exotiques*, se servant du brillant essai de Darwin comme base de sa problématique. Il montrait ainsi comment la perception d'une créature non familière, dans certaines conditions, aussi bien liées à un état d'esprit altéré qu'à des contingences particulières, pouvait évoluer dans l'esprit du spectateur au point d'en modifier ses sens et de recréer une silhouette aux caractéristiques physiques éloignées de la première qui conviendrait mieux à ses aspirations mystiques et avec laquelle il partagerait une relation affective de séduction réciproque. Il admit que son propos s'accordait peu avec la zoologie traditionnelle ; d'ailleurs, il se désignait lui-même comme étant un exo-biologiste. Entre autres passe-temps, il jouait au rugby, mais m'attarder dessus ne revêtirait qu'un intérêt anecdotique, car voilà une occupation bien banale pour un Écossais.

Nous passâmes le reste de la journée à attendre l'arrivée d'un de leurs confrères, le professeur Lukaszewski, avec lequel ils avaient noué une relation épistolaire. À vrai dire, j'avais peine à croire qu'un Européen eût entrepris un aussi long trajet spécialement pour explorer des galeries dans un lieu tellement vide d'histoire qu'aucun natif du Massachusetts n'en avait jamais entendu parler. Vers dix heures du soir, pourtant, un train en provenance de New York déposa sur le quai de la gare cet éminent linguiste que la soixantaine avait largement dépassé. En dépit de sa constitution malade, je reconnus en lui un je ne sais quoi de vigoureux et d'athlétique qui me surprit assez. Il nous salua d'un geste de la main empli de discrétion, comme s'il redoutait la présence d'un œil invisible, puis nous rejoignit la tête légèrement baissée et le corps replié sur lui-même. Parmi les langues qu'il maîtrisait à l'oral, on pouvait bien sûr compter le polonais, mais aussi le russe, l'anglais, l'allemand, le français, l'italien, le turc et le roumain ; à l'écrit, il fallait ajouter à son catalogue le latin, le grec ancien et l'arabe littéraire.

Le soir-même, notre ami commun nous logea tous chez lui, sa femme et son enfant étant partis pour l'occasion chez ses beaux-parents, dans l'Oregon. Nous passâmes la soirée à

dépeindre notre carrière professionnelle et à pérorer sur des thèmes qui concernaient nos spécialités respectives. Quand minuit sonna, Lawrence, en adepte de la mise en scène, crut bon de nous lire quelques passages du récit de son séjour à Dunwich qu'il avait consigné dans son journal de route :

« Le voyageur qui se rend dans le comté de Dunwich ne peut décentement pas le faire en toute connaissance de cause. Il doit tout d'abord se tromper de direction à la sortie de la barrière de péage d'Aylesbury, puis il doit persévérer pendant de bonnes couples de miles sur une route cahoteuse bordée de talus à la végétation touffue et épineuse. Enfin, ni la silhouette squelettique des feuillus longeant la Miskatonic River ni l'aspect lugubre du pont couvert qui s'ouvre brutalement sur le petit village ne doivent le repousser. S'il insiste, il débouchera au milieu du carrefour de Devil's Corner qui distribue les chemins effacés de Dunwich, et alors, inexorablement, il posera les yeux sur les vieux toits en croupe de ses maisons lépreuses et une vive inquiétude le gagnera. En découvrant l'église au clocher effondré, que les habitants ont réaffectée en droguerie, il doutera plus encore du caractère sacré intrinsèque aux paysages de la Nouvelle-Angleterre. Que dire lorsque son regard se perd sur Round Mountain et qu'il aperçoit nettement à son faite d'immenses colonnes de pierre se découper sur le ciel humide et pourrissant du comté ? En élargissant son champ de vision, il remarque que les collines alentour sont trop symétriques, trop parfaitement arrondies pour être le seul fait de la nature. Il s'interroge, mais préfère ne pas s'attarder. Ce n'est que bien plus tard, en rejoignant la route sécurisante d'Aylesbury, qu'il apprend avoir traversé le village désolé de Dunwich.

« Ce sont ces pierres disposées en cercle qui m'ont contre toute raison amené ici. Je les ai découvertes par hasard, l'été dernier, sur les clichés de vacances d'un ami du département de mathématiques prises avec son appareil photo, un Leica, dont il avait fait l'acquisition lors d'un précédent voyage en Allemagne. Sur l'un de ces tirages où posaient avec une immobilité contrainte femme, neveux et belle-sœur, on distinguait clairement sur la pierre des symboles gravés d'un type qui ne m'était pas inconnu. Je soulevai la question de savoir s'il connaissait leur origine. Il s'en intrigua et, dans le mois qui suivit, la photo circula entre les mains de tout ce que l'université comptait de linguistes, d'historiens, de spécialistes de langues natives, de langues anciennes, de langues mythiques... Sans succès, personne ne reconnut les symboles. De l'avis général, il s'agissait d'une œuvre récente, locale, d'un acte de vandalisme ; j'étais pour ma part sûr d'avoir croisé deux d'entre eux lors de mes recherches sur le Mythe.

« Suis arrivé au sommet d'une colline baptisée par les autochtones mont Hutchins. J'avoue que mon premier contact avec les colonnes m'a fortement stupéfait. Les inscriptions forment

clairement un système : le style est homogène, cohérent ; leur disposition en cercle à dix pouces du sommet semble répondre à une règle géométrique et la technique utilisée pour les tracer est identique. Les multiples rayures blanches sur la coupe transversale indiquent qu'on s'est servi d'une pointe de fer. Après ces premières constatations, je me suis rendu sur une autre colline, plus au nord, où l'on m'avait signalé la présence d'une configuration similaire de pierres levées. Aucun doute possible, les caractéristiques coïncident. Si les inscriptions sont l'œuvre d'un plaisantin, la supercherie est rudement élaborée. Demain, je pars faire mes relevés sur le site principal de Round Mountain.

« Ai oublié de mentionner ma logeuse, Abigail Scottins. Abigail, ou Mab comme elle se fait appeler, est de la trempe de ces femmes de ferme qui ont usé plus d'un mari. Respectée et assise sur plusieurs héritages, elle vit dans une propriété établie au pied d'une petite colline de vieille herbe, à environ deux miles au nord de ma position. J'ai déniché auprès d'elle une chambre très convenable qu'elle me loue nourriture comprise pour une somme rondelette. Aujourd'hui, au déjeuner, comme je lui parlais de mon intérêt pour les monolithes, Mab m'a révélé l'existence d'une ancienne mine de cuivre à l'est de Round Mountain où on avait semble-t-il découvert des symboles similaires. Son troisième mari, mort de silicose après des années à respirer la poussière des tunnels, lui avait un jour rapporté de la mine une pierre similaire quoique de taille réduite comparativement à celles de Round Mountain. Intrigué, je lui ai demandé si elle l'avait toujours en sa possession. Ni une ni deux, je me suis retrouvé à négocier une babiole qu'elle devait jusque-là garder dans son fourbi et qui a subitement pris la valeur des souvenirs. C'est qu'elle lui rappelait son brave Jonah, mort de silicose, a-t-elle insisté pour me soutirer deux dollars de plus. Bref, il n'était pas temps de chicaner : tout ce qu'elle peut me dire à propos de la mine m'intéresse davantage. Je reviendrai dessus demain matin, au petit déjeuner.

« La mine de Copper Booth a été exploitée de 1887 à 1901, faisant la fortune de Dunwich. Tout s'est arrêté après qu'une tornade et de terribles précipitations ont provoqué l'effondrement des galeries, emportant au moins une dizaine de mineurs dans la catastrophe. Des tentatives pour creuser d'autres voies d'accès ont bien été menées, mais la version officielle fait état d'insuccès. Mab m'a raconté une autre version. D'après elle, les propriétaires de la mine, les Caggerton, sont tombés sur un autre gisement, bien plus prometteur. Il s'agirait d'or. Depuis, l'accès en est interdit. Quelques audacieux ont bien au début tenté de se lancer à la recherche du magot, mais comme personne n'en est jamais remonté, les esprits se sont vite ramollis et la rumeur d'un trésor enfoui s'est perdu.

« Qu'est-ce qui a changé la donne ? Il y a deux ans, l'un des descendants des Caggerton a réglé une transaction immobilière avec de la monnaie or. De quoi raviver la convoitise des habitants de la région et de convaincre trois de ses neveux établis dans le comté voisin de tenter la descente avec un équipement de fortune et une détermination sans faille. Dans le doute, Mab les a accueillis chez elle et, à sa grande surprise, ils sont revenus sains et saufs le lendemain de leur départ. Ils sont revenus les mains vides et très pressés de quitter le voisinage de Dunwich. Elle a seulement pu tirer d'eux un maigre témoignage à propos de traces dessinées sur le sol, d'un vieux pont au-dessus d'un abîme et de marches taillées dans le mur qui descendaient dans la pénombre. J'imagine que la peur, ou bien la superstition, les ont tout bonnement arrêtés.

« Mab ne dissimule même pas ses exhortations pour m'engager à descendre dans la mine. Elle espère profiter de l'opportunité pour que je lui remonte le butin, n'en déplaise à ses véritables propriétaires. Elle doit s'imaginer que les filons ont été transformés en lingots. J'ai accepté son offre. Nous avons topé et, en échange de l'or, elle a consenti à héberger mon équipe gratuitement. Car je ne compte pas descendre seul.

« Je n'ai aucune idée de la signification des symboles, mais on retrouve les mêmes au sommet des colonnes de Round Mountain. De prime abord, le site paraît authentique ; mais de quelle époque ? Mon enquête auprès des locaux n'a guère été convaincante : à part me dire que les colonnes ont toujours été là, aucun témoignage ne remonte assez loin pour me faire une idée même vague de leur origine. Je ne sais donc rien de cet artiste qui a gravé les symboles, pas plus du peuple qui a dressé les pierres. Il me reste à retourner à Boston pour les étudier à la lumière de mes sources. »

Une fois ce long récit achevé, Lawrence se déroba dans sa chambre un instant et en rapporta un épais grimoire aux fermoirs ternis, contenant plusieurs centaines de pages de mauvais parchemins en anglais du Moyen-Âge. Sur la couverture de cuir, des lettres fines indiquaient qu'il s'agissait du *Book of Eibon*. Il passa vite sur les circonstances exceptionnelles de son acquisition pour nous apprendre qu'il avait relevé, dans un passage traitant de l'Hyperborée, la mention à plusieurs reprises de deux des glyphes répertoriés sur les colonnes autour de Dunwich. Au terme d'Hyperborée, nous avions bondi, mais Lawrence ne s'était pas arrêté à cette marque collégiale de stupeur et avait même renchéri :

– L'exégèse est formelle, nous avait-il dit en nous montrant les annotations dans la marge : le premier symbole est l'expression du principe *Ab* qui, dans le langage des Hyperboréens, fait référence à une créature originelle qui ne soit ni animale ni humaine, une espèce de divinité en

somme ; quant au second, il sert à la relier au domaine du rêve, comme s'il s'agissait là de son lieu de prédilection.

– Et les annotateurs l'identifient par la graphie *Hoth*, avait fait remarquer le professeur Lukaszewski, les yeux étrécis derrière ses lunettes rondes.

– Abhoth le dormeur... avait alors conclu Howard, songeur.

– Exactement. Je ne sais pas ce qu'il y a sous ces collines, mais je sais comment y entrer.

Lawrence fouilla dans la poche de son veston et en sortit la pierre qu'il avait achetée à Mab. Mon ami avait ménagé son effet : les glyphes que l'on voyait étaient eux aussi similaires à ceux répertoriés dans le *Book of Eibon*. Ce fut à ce moment que je compris que mes camarades étaient liés par un savoir réservé aux seuls initiés et que si nous avions bondi tous les trois à la mention du continent hyperboréen, eux l'avaient fait par enthousiasme quand je n'exprimais que mon ahurissement. J'aurais été bien inspirée de leur demander des détails sur celui qu'ils nommaient le dormeur, mais en cet instant précis j'hésitais tellement entre mépris et dérision qu'un monde me séparait d'eux.

Nous passâmes la journée du lendemain à soigneusement préparer notre excursion. En plus de notre paquetage individuel, nous prîmes tout l'équipement d'escalade ordinaire : casques avec lampe frontale, baudriers, mousquetons, dégaines et coinces, et une corde de soixante-dix mètres qu'il échet à Howard de porter. Nous emportâmes également un appareil photo muni de son flash au magnésium, des rations de secours au cas où les provisions promises par nos hôtes viendraient à manquer, et puis, bien sûr, les indispensables : cahiers et crayons pour documenter chacun à sa façon notre descente vers l'inconnu. Il ne nous restait plus qu'à nous pourvoir d'une lanterne ainsi que de plusieurs lampes de poche. Nous optâmes pour une lampe Mueseler dotée d'une cuirasse, certes onéreuse, mais qui d'une part résistera mieux aux chocs et garantira d'autre part notre sécurité en présence d'un mélange de gaz détonant.

Le 28 septembre, par un temps pluvieux, nous prîmes connaissance des lieux. La vieille Mab se montra particulièrement affable envers nous, sûrement en raison de l'accord conclu avec Lawrence. Il est vrai que son aspect sinistre et noueux n'incitait pas à la confiance, mais elle avait préparé notre venue avec tellement de soin que nous ne pouvions douter de la sincérité de son engagement dans l'affaire. Elle croyait mordicus à l'existence de l'or caché des Caggerton et depuis la dernière visite de Lawrence, elle avait arraché à ses neveux un vague plan des galeries qu'ils avaient empruntées.

L'automne s'abattait fastidieusement sur le comté : Dunwich nous apparaissait funèbre, une petite bourgade sans animation qui se contentait de subir les cycles du temps. La cloche nuageuse qui nous enveloppait semblait nous séparer du reste du continent et, seuls parmi les couleurs rouge-orangé de la saison, nous sentions inévitablement le caractère fantastique de l'expédition.

Le 29 septembre, à dix heures précises, nous entrions dans le sous-sol du comté de Dunwich. Nous devions en ressortir, éprouvés, le 2 octobre.

À quelques pas de la mine, nous croisâmes les restes de barrières censées jadis interdire le périmètre, ainsi que des bouteilles en verre et des emballages qui côtoyaient les vestiges d'un feu. L'endroit devait plaire aux ados du coin. L'entrée était quant à elle défendue par un grillage auquel on avait accroché des panneaux d'avertissement. Une ouverture avait été pratiquée dans les mailles et ce fut à genou que nous franchîmes le premier obstacle de notre aventure.

La stabilité de la structure ne m'avait jamais questionnée, mais à présent que je me retrouvai à l'intérieur, je ne pensai plus qu'à l'effondrement qui avait, trente ans auparavant, coûté la vie à une dizaine de mineurs. Je ne sais pas si mes compagnons vivaient la même chose que moi : ils avançaient tout droit, le regard à l'horizontal, Lawrence en tête qui nous guidait à travers les couloirs. Plus on progressait, plus l'idée de se fier au plan de Mab me paraissait insensée.

Nous parvînmes enfin à une section plus récente à en juger par la qualité des étais. Lawrence se retourna et nous dit, un peu triomphalement, qu'il s'agissait-là de l'endroit que les neveux de Mab avaient exploré. Nous nous engageâmes et fûmes bien vite ralentis par un éboulis que nos prédécesseurs avaient déblayé. Nous le franchîmes en usant nos vêtements et suivîmes la galerie devant nous. D'abord suffisamment haute, la voûte du tunnel s'abaissait de plus en plus, si bien qu'au bout d'un demi-mile nous fûmes forcés de ramper dans la boue froide. Décidément, l'amorce de notre aventure ne présageait rien de bien agréable pour la suite. À l'extrémité du corridor se trouvait une petite grotte dont le sol regorgeait d'argile gluante. Trempés et couverts de terre liquide, le froid finit d'achever notre moral. Au fond, nous découvrîmes un étroit couloir qui s'ouvrait plus loin sur un gouffre aux dimensions vertigineuses. Juste au-dessus de nous, un pont de fortune enjambait l'abîme. Malgré le pourrissement avancé des étais de bois nous parvînmes à le franchir sans trop de difficulté.

De l'autre côté du pont nous attendait une configuration de monolithes miniatures, formée de trois cercles concentriques partant d'un stalagmite plus volumineux que les autres et dont les dépôts minéraux dissimulaient des traces de gravure pariétale. Le professeur Lukaszewski

s'intéressa à ces marques un long moment, avant de nous livrer ses conclusions : « Trois cercles ne font pas un rond, mais cet arrangement est identique à celui de Stonehenge. Quant aux inscriptions, elles rappellent vaguement les runes vikings. » Un lieu de dévotion souterrain, un langage emprunté aux envahisseurs du nord, des indices qui ramenèrent au devant de ma mémoire le souvenir d'un culte qui se serait développé au VIII^e siècle de notre ère dans les terres d'Irlande et qui était dévoué au soleil noir. Une hypothèse levée par quelques historiens farfelus en mal de reconnaissance qu'aucune preuve scientifique n'avait jamais étayée. Sans pour autant me rallier à la théorie, je n'éclaircissais pas la présence de tous ces mégalithes au cœur même du Massachusetts.

A l'extérieur, la nuit s'était installée ; l'heure nous avait échappé. Il me semble que décrire nos émotions lors de cette première nuit serait inutile : mon lecteur doit déjà bien se les imaginer. Le froid, la fatigue, le stress, la peur. Rien de comparable avec mon expédition dans les ruines de Thèbes, sur le plateau de Louxor, à l'été 1923.

Le 30 septembre au matin, nous nous engageâmes dans un goulot de pierre qui s'inclinait légèrement sur un quart de mile avant de s'agrandir et de virer plein est sur une distance supérieure à deux miles. Pendant que nous marchions, nous ressentions l'humidité s'insinuer dans nos articulations et dans la fourrure de nos vestes. En résultait des sons sinistres qui, ensemble, créaient une harmonie saisissante. Enfin nous arrivâmes à l'endroit même où les neveux de Mab s'étaient arrêtés avant nous : un à-pic dont la lumière de nos lampes n'atteignait pas le fond. Howard lança dedans une pierre grosse comme le poing. Le silence l'accompagna pendant de longues secondes, puis nous entendîmes un impact, et quelques secondes plus tard un autre impact fut audible, et encore un autre. La pierre rebondissait sur le mur sans ne jamais heurter le sol...

Nous pratiquâmes la corniche sur quelques pas avant de révéler une volée de marches naturelles qui s'enfonçaient dans les ténèbres le long de la paroi. Malgré leur état glissant, qui nécessita l'assurance de la corde, de pitons et de mousquetons, la manœuvre de descente ne posa aucun problème particulier. Je fus d'ailleurs étonnée de la diligence du professeur Lukaszewski, dont la présence et l'entrain participaient pour beaucoup dans l'angoisse qui m'étreignait.

Rétrospectivement, je crois que nous abordions la deuxième centaine de marches quand pour la première fois j'entendis ce qui pouvait ressembler au battement de grandes ailes – ou bien tout simplement aux caprices du vent. Par un réflexe certainement conditionné par la surprise,

nous essayâmes de diriger le faisceau de nos lampes en direction des bruits. Pour ma part, je n'avais rien saisi, mais je pense que Howard, lui, avait aperçu ce qui nous épiait. Il n'osa rien nous dire cependant, non à cause de la peur, mais certainement parce qu'il ne voulait nous inquiéter inutilement. Il ne dit mot durant le reste de la descente, et je remarquai même qu'il était pris de suées. Nous redoublâmes d'attention, anxieux de ne savoir ce qui l'avait mis dans un tel état. Mais après tout, ne dit-on pas : « Heureux sont les ignorants » ?

Lorsque nous atteignîmes les dernières marches, l'escalier s'infléchissait sur la droite, s'éloignant du puits insondable par une fissure établie dans le mur. La résonance de l'écoulement des stalactites prenait ici une ampleur diabolique, car je la pensais plutôt comme une clepsydre qui égrenait les dernières secondes de notre vie. Le passage se terminait en pente douce dans une caverne au milieu de laquelle coulait paresseusement une rivière d'eau noirâtre. A notre grand étonnement, plusieurs piliers de soutènement rejoignaient le dôme au-dessus : d'autres, avant nous, avaient aménagé l'endroit...

De quelle époque datait l'architecture ? Aucune certitude sinon qu'elle était bien plus ancienne que l'ouverture de la mine. Cette découverte nous fit reconsidérer bon nombre de vérités historiques, parmi lesquelles une question primordiale : la terre que nous foulions avait-elle appartenu aux seuls natifs-américains ? Il paraissait impossible que ces derniers eussent un jour décidé de renier leurs origines pour bâtir une forteresse souterraine vouée à une déesse ouranienne pré-chrétienne. Malgré des hivers froids, le climat était plutôt clément pour les Massachussets et le bison ne devait pas leur manquer. Rien ne les aurait contraint à s'enterrer et à élever une structure en pierre. Non, nos bâtisseurs appartenaient à une époque encore antérieure à l'ère amérindienne : des colons avaient donc franchi l'océan pour s'établir dans le comté de Dunwich. Et peut-être certains de leurs descendants vivaient-ils encore dans la région, enfouis dans une quelconque construction non loin d'ici, ou bien à la surface, parmi la population locale. Nous ne cheminions plus seulement vers la bouture d'une civilisation légendaire, mais surtout vers une culture dont l'existence ne fut jamais soupçonnée.

Sur la rive opposée, nous appreciâmes une dizaine d'entrées, ou sorties, qui suggéraient au-delà la présence d'un gigantesque labyrinthe qui recèlerait lui aussi son lot de richesses et de surprises. Malheureusement, la rivière semblait trop profonde et trop traître pour la traverser sans bateau. À ce moment, Lawrence remarqua une ligne calcaire qui parcourait les murs de la salle, aussi jugea-t-il notre position trop dangereuse en raison de son inondation périodique en cas de pluies. Nous rebroussâmes chemin pour nous établir sur les marches où nous dûmes passer la nuit dans des conditions peu enviables.

Je profitai de cette trêve pour dresser le bilan de notre aventure. En voici le résumé : Lawrence était exalté, espiègle comme à l'université ; le professeur Lukaszewski supportait particulièrement bien les efforts physiques qu'il nous fallait développer ; Howard, lui, restait secret, pensif, et il me semblait que petit à petit il retrouvait ses esprits ; quant à moi, je pensais déjà à l'écriture d'un livre sur notre aventure, dont l'incipit vaudrait à peu près ceci : « Les quêtes de cités perdues, de tombeaux enterrés sous le sable ou encore de civilisations ignorées sont des désirs inconscients de flatter notre égo. Enfermés dans une individualité travestie, supérieure à celle de la collectivité, nous éprouvons un plaisir narcissique à être traités en explorateurs, quand nous ne serions que des pilleurs de tombes. Rien de tout cela n'a motivé cet essai, car il découle de la simple et naturelle vérité historique. »

L'isolement, l'obscurité et le froid nous dévoraient lentement, nous rongeaient à coups de dents vicieux, sans que nous ne puissions nous en défendre. Et encore, je n'ai pas évoqué les mélopées infernales que chantaient les rafales de vent en s'infiltrant dans les innombrables tunnels du labyrinthe souterrain. Il me vint à regretter une tasse de thé, du Darjeeling pour l'anecdote, le confort d'une couverture bien chaude me couvrant les épaules et avec eux tout un tas d'éléments du quotidien auxquels je n'attachais que peu d'importance en temps normal, leur préférant une expédition dans les îles du Pacifique ou bien ce colloque scientifique annuel sur les cultes marins que je ne manque jamais. Je me remémorai alors les battements d'ailes que nous avons entendus cette après-midi et ne pus m'imaginer autre horreur qu'une gigantesque sentinelle troglodytidée chargée de nous rabattre vers l'ancien dieu que Lawrence avait évoqué à plusieurs reprises, Abhoth ; et j'en tremblai d'effroi...

Je fus réveillée dans mon rêve par un danger que mon imagination avait inventé. Sûrement mon cerveau avait-il interprété la discussion entre Lawrence et le professeur Lukaszewski. À vrai dire, je ne saisis pas tous leurs propos de ma couche, mais je suis certaine qu'ils spéculaient sur l'ampleur et les conséquences de la découverte à venir. Une fois les vapeurs du sommeil envolées, je m'efforçai de me concentrer sur les hypothèses qu'ils s'échangeaient : « Le langage des Hyperboréens partage des traits linguistiques avec celui des Vikings, vous ne pouvez pas le nier, protesta Lawrence à mi-voix, et vous avez vous-même dit que les inscriptions sur les monolithes miniatures rappelaient leurs runes sans pour autant correspondre totalement. Quant à celles gravées sur les colonnes au-dessus, hormis les deux qui identifient Abhoth, elles semblent provenir d'une évolution de leur langue. Si vous me demandez d'exprimer une théorie qui unisse les deux, elle ne saurait être ni cohérente ni constructive. Vers la fin du VIII^e siècle, les invasions Vikings en Irlande ont fini de persuader certains des petits-fils de

Cennsalach, déjà affaiblis par la domination des Uí Dúnlainge de se retrancher dans des grottes et d'abandonner leurs croyances pour vénérer une déesse souterraine à l'effigie du soleil noir. Je sais, il n'existe aucune trace de ce schisme religieux, uniquement des interprétations à propos de sources elles-même peu fiables. Les raids qui ont continué pendant tout le IXe siècle auront pu les pousser à embarquer pour les terres arctiques. On connaît le goût des anciens Celtes pour le voyage. » Je perçus ensuite un vague bruit, comme de la terre que l'on remuait, et je sus que le professeur Lukaszewski s'était levé. « Vous ne pensez tout de même pas qu'ils disposaient au IXe siècle d'une technologie suffisamment avancée pour monter une expédition vers le pôle ? protesta-t-il avec retenue. Amundsen vient à peine de pénétrer au pôle sud, après de rudes épreuves et de longues années de souffrance. » Lawrence parut froissé dans l'intonation de sa réplique, ou plutôt déçu de l'accueil de sa théorie : « Des ermites irlandais, les *papar* avaient déjà atteint l'Islande en 795. De là, le Groenland est à portée. La traversée requiert beaucoup d'instinct, une sérieuse orientation astronomique et une fenêtre météorologique propice. Qu'avaient-ils à craindre, nos hérétiques celtes, eux qui étaient guidés par une divinité solaire, de partir pour la banquise ? Il aura suffi d'une année particulièrement chaude pour qu'ils l'interprètent comme un signe d'encouragement. » Lawrence venait ostensiblement de vexer son interlocuteur, puisque la discussion prit fin sur un vif et sec : « Je vous souhaite bonne nuit ».

Ensuite, je me rendormis.

1er octobre 1930, 9.30 a.m. Après nous être concertés pendant plus d'un quart d'heure, nous décidâmes de nous engager dans un passage en aval de la rivière, qui malheureusement ne la joutait pas. Nous marchâmes trois heures d'affilée sur une légère déclivité qui serpentait parmi les champignons et les mousses rocheuses. L'humidité nous pressait de plus en plus, et déjà nos vêtements arboraient des signes de moisissure au col et aux entournures. Au début, nous n'avions senti qu'un léger remugle planant dans l'air, mais à présent, cette odeur nauséabonde, soufrée, s'attaquait sans remord à nos narines. Plus nous avançons et plus elle devenait insupportable.

Nous arrivâmes alors à un croisement qui distribuait deux couloirs. La puanteur qui nous harcelait semblait émaner du chemin secondaire. À cet instant, Lawrence sortit son carnet de notes et nous lut un extrait qui décrivait l'odeur dégagée par la masse d'Abthoth : elle était en tous points identique. Nous échangeâmes un simple regard, lourd de sens. Certes Lawrence avait pu nous mentir et inventer ce qu'il était censé citer du *Book of Eibon*, mais les circonstances si exceptionnelles de notre situation et l'état psychologique dans lequel j'étais

plongée me faisait douter de cette possibilité. En écrivant ceci, je me surprends d'avoir pu penser une seule seconde que l'existence de ce dieu pestilentiel fût réelle. D'un commun accord, nous décidâmes de poursuivre notre chemin initial, arguant que si nous empruntions des axes secondaires nous risquerions de nous perdre. Nous rejetions tous l'effroyable éventualité que Abhoth le dormeur se reposât effectivement au bout de cette voie-là.

1.00 p.m. Nos rations nous suffiraient encore pour deux jours, aucune inquiétude de ce côté-ci. Quant à l'état d'esprit général, j'étais certaine que la cohésion du groupe n'était plus assurée pour autant de temps. Nous communiquions de moins en moins, marchions en file indienne et réfléchissions en secret. Je ne suis pas experte en psychosociologie, mais quand un groupe reste muet alors que le contexte dans lequel il se trouve exigerait de lui qu'il communique pour conserver la raison, c'est qu'il se disloque. C'était ce qui nous arrivait.

J'exploitai cet intervalle de silence pour remarquer combien les réactions humaines sont étranges : la veille Lawrence avait exposé librement son postulat sans penser un seul instant ni à leur caractère fantastique ni à l'accueil que nous lui réserverions, et maintenant il se complaisait dans un mutisme pathologique qui, ma foi, me fit m'imaginer ce qu'il se disait à lui-même. De mon côté, je sentais bien que ni Howard ni le professeur Lukaszewski ne souhaitaient parler de ce qui les étreignait, pour des raisons différentes bien entendu.

L'ennui guida nos pas, jusqu'à ce qu'enfin notre intérêt fût interpellé par des signes cabalistiques gravés sur les parois tout autour de nous. Un peu plus loin, Howard découvrit des niches creusées dans la roche qui recelaient diverses céramiques funéraires. À l'intérieur, nous trouvâmes logiquement des cendres, qui pouvaient être soit humaines soit animales. Lawrence en profita pour nous rappeler les méthodes d'incinération employées par les tribus nordiques, effort inutile car aucun de nous ne les avait oubliées. Il supposa donc, en accord avec le professeur Lukaszewski que les marques sur les murs devaient servir à décrire le rituel ainsi qu'à relater l'existence des défunts.

Ne pouvant tirer davantage d'indices sur les lieux, nous résolûmes de poursuivre notre itinéraire, au bout duquel nous envisagions de déceler une sorte de crématorium moyenâgeux. Comme je fermais la marche, j'eus l'envie d'inspecter la dernière urne mortuaire afin de me forger ma propre idée. Quel instinct n'eus-je pas là ! Les cendres me parurent encore tièdes ! Je ne sais pourquoi – même à l'heure actuelle –, je n'ai aussitôt soufflé mot à mes compagnons de route. Je continuai tout comme eux, muette à l'exemple de la tombe.

Une ultime heure d'effort et nous tombâmes sur une volée de petites marches qui débouchaient sur une caverne noyée sous l'obscurité, mais dont nous jugions l'étendue très vaste en raison de l'extraordinaire écho qui nous était renvoyé. Une fois parvenus en bas de l'escalier, nous découvrîmes, au comble de la stupéfaction, une construction pyramidale gigantesque dont l'accès nous était proposé par une double-porte en bronze, légèrement entrebâillée. Ouvré selon la méthode du cloisonné, cet huis représentait, par son langage hiéroglyphique, la société qui vivait de l'autre côté. Un déchiffrage rapide du professeur Lukaszewski, tellement excité à l'idée de découvrir l'intérieur du bâtiment, nous apprit que leur communauté pieuse était gouvernée par une théocratie monothéiste autoritaire qui accumulait sacrifices et offrandes pour son dieu soleil. Une bande de symboles, tapie dans le coin inférieur du battant gauche, évoquait également la présence parasitique d'une entité maléfique, cruelle, abjecte, une entité boursouflée qui attire ses proies par le sommeil et qui les dévore dans leur inconscience. Nous ne pûmes nous empêcher de faire la relation avec Abhoth : après tout, n'était-ce pas lui qui guidait nos pas ? Cette pensée me glaça le sang.

Comme de coutume, aucun de nous ne put expliquer la mention de cette entité décrite par le *Book of Eibon* – propre donc aux Hyperboréens – au milieu de hiéroglyphes druidiques. Mais cela ne nous empêcha pas de continuer, bien au contraire : nous cheminions vers des surprises plus grandes encore.

Derrière les portes nous attendait une vaste étendue au centre de laquelle se devinait une construction rectangulaire de laquelle s'échappait une luminescence rouge. Il s'agissait du funérarium : incontestablement, quelqu'un s'en était servi récemment... Soucieux de notre position, nous ressentîmes tous cette sensation de faiblesse qui vous prend lorsqu'il vous semble ne pouvoir vous dérober à une situation donnée. Introduits auprès de nos hôtes invisibles, nous étions pris dans un étau ; fuir ne servait plus à rien, cela se concevait aisément. Nous conclûmes donc de visiter les étages supérieurs du bâtiment, accessibles par un escalier droit accolé à l'incinérateur, et de mettre notre peur de côté.

Au deuxième étage se comptaient deux salles d'étude, un lieu de culte ainsi qu'une large bibliothèque poussiéreuse emplie de livres reliés d'une valeur inestimable. Nous dénombrâmes parmi d'autres les volumes des *Histoires Naturelles* de Pline l'Ancien, les *Métamorphoses* d'Apulée ainsi que celles d'Ovide, les *Géorgiques* de Virgile, la collection complète des œuvres de Tacite, le *Mahâbhârata* hindou et, mieux que tout le reste, une somme incroyable d'exégèses et de pamphlets herméneutiques. Comment la bibliothèque s'était-elle constituée ? Au fil des siècles, sans aucun doute. L'endroit où nous étions avait donc été visité, augmenté, construit et

amélioré par des vagues successives de pèlerins. L'état particulièrement vétuste des textes nous obligea à prendre beaucoup de précautions dans notre inspection des lieux. Lawrence ne se hasarda qu'à toucher aux palimpsestes ; de nature solide, le parchemin se conserve bien. Ce fut ainsi que nous révélâmes une espèce de cadastre, ou de carte composée, qui indiquait l'emplacement précis des édifices de la colonie irlandaise. Temples, pyramides, églises, caves, autant de constructions hétéroclites qui se succédaient le long de lignes d'énergie tellurique. Un repérage approximatif amena Lawrence à déduire que nous étions dans le centre religieux de la colonie, tout près de la grande pyramide. Par la suite, le professeur Lukaszewski révéla une *Histoire de la vallée* par les colons, et il s'empressa d'en recopier les éléments les plus importants. Pendant que lui et Lawrence la déchiffraient, Howard et moi finissions l'exploration de la pyramide par le troisième étage. Si j'avais su ce qui nous attendait là-haut, je me serais bien gardée d'y jeter un oeil.

L'escalier nous déposa dans un grand hall traversé du nord au sud par deux rangées de piliers recouverts d'un dépôt de moisissure noirâtre. Un court examen de l'un d'eux me permit de dire qu'il était en marbre pentélique, une variété provenant de Grèce, d'un mont homonyme se situant non loin d'Athènes. Soudain, mon pied achoppa une matière molle et flasque et, amenant le faisceau de ma lampe torche sur ce que je pensais être un amas de végétation en décomposition, je découvris avec horreur le corps inerte d'un nouveau-né qui présentait tant d'aberrations physiologiques que je ne pouvais imaginer une seconde qu'il pût appartenir à l'espèce humaine. Tout à coup, j'entendis un bruit de succion provenir de devant moi. Interpellée, je dirigeai ma lumière sur l'origine du bruit. Je vis, tapie dans une semi-obscurité, une chose vaguement anthropomorphe, qui se tenait voûtée et qui cherchait désespérément à lacérer la lumière de ses longues mains griffues. Se traînant difficilement vers moi, avec le handicap d'une jambe malade, elle tressautait à chaque pas et poussait des râles grotesques d'agonie. Sa tête allongée et velue, dont les yeux mi-clos et la bouche chargée de dents défaites exprimaient une sorte d'abâtardissement primitif, me fit lâcher un cri d'effroi. Aussitôt, Howard s'approcha de moi et il vit la monstruosité. Il me demanda d'aller vite chercher un pic ou bien une pelle, pendant qu'il essaierait de distraire la chose. Paralysée, je mis un instant avant de réagir et de dévaler les marches, de me précipiter sur le pic, de défaire le nœud qui le maintenait à l'arrière du sac de Lawrence, et, sans mot dire, de retourner sur mes pas pour porter assistance à Howard. Il était engagé dans la bataille. Tout ce que j'entendis de ma position furent des bruits étouffés de lutte, puis la souffrance éclatante de Howard. Il venait de se faire mordre au mollet. Je voulus lancer le pic à Howard mais il avait pris la tête de la chose à

deux mains et il la cognait et la cognait contre le sol, et il continua de la cogner bien après qu'on eut entendu les os de son crâne se briser. Alors accoururent le professeur Lukaszewski et Lawrence, alertés par mon entrée fracassante dans leur lieu d'étude. Ils s'arrêtèrent sur la marche palière de l'escalier, pantois, comme si brusquement ils venaient de se rendre compte que les théories transformistes de Lamarck et de Darwin étaient incomplètes. Parce que cette chose qui avait déchiré la chair d'Howard jusqu'à la moelle présentait tellement de ressemblances avec l'homme qu'elle témoignait d'une régression physique significative dans la chaîne de l'évolution. Que dire alors de leur mental ? Nous envisagions de terribles conjectures en remontant les principes de la doctrine spencérienne. Après tout, la découverte du corps sans vie de l'enfant ne supposait-elle pas que ses parents l'avaient abandonné sur place, et, de fait, qu'ils ne connaissaient aucun rite social d'inhumation ? Qui donc avait bien pu se servir de l'incinérateur, si eux ne s'en souciaient guère ? Toutes ces questions demeuraient pour le moment sans réponse.

Le seul membre de notre équipe disposant de compétences médicales était Howard, mais en voyant sa blessure, dont les contours viraient peu à peu au violet foncé, nul n'ignorait sa gravité. Nous avons un peu d'alcool pour purifier la plaie, puis nous la bandâmes avec du linge propre. Malgré cela, il affichait une mine détendue et se hasarda à un mot d'humeur pour relâcher la tension du groupe.

Un quart d'heure plus tard, Lawrence et le professeur Lukaszewski nous demandèrent de nous réunir dans la bibliothèque pour écouter leurs traductions préliminaires : « Nous avons trouvé un parchemin qui raconte l'histoire de la fondation de la colonie dans la vallée souterraine, exposa tranquillement Lukaszewski. Nous n'avons rien trouvé sur une quelconque diaspora irlandaise du Groenland : soit qu'elle n'a jamais existé, soit qu'elle a été intégrée aux peuples d'Hyperborée, soit qu'elle a péri d'une manière ou d'une autre. Les Hyperboréens ont leur propre culte du soleil noir. À la chute d'Hyperborée, une colonie est venue par bateau s'établir dans le Massachusetts. Et ils ne sont pas venus seuls. » Lawrence enchaîna : « Nous avons également découvert un texte sur Abhoth. Il raconte que les colons l'ont emmené dans leur exil et que grâce à ses pouvoirs de manipulation des rêves, ils ont pu cacher leur existence aux tribus autochtones. Il précise également que le dieu n'est présent qu'en partie, le reste se trouvant toujours dans son monde d'origine, et que sa masse dégage des spores toxiques. Pour contrer leurs effets, ils mirent à profit leur connaissance de la nature pour élaborer un système complexe de cavernes qui permettait au vent de les évacuer vers l'extérieur. Je prends conscience que mes hypothèses de départ n'étaient pas suffisamment audacieuses : Vassili et

moi pensons que Abhoth a d'abord attiré à lui les Hyperboréens puis, une fois en Amérique, tous les pèlerins qui ont servi à renforcer sa cité souterraine jusqu'à l'ouverture de la mine en 1887 et la fermeture de ses accès par les détonations qui en ouvrirent d'autres pour l'extraction du cuivre. La ville, refermée sur elle-même, périclita rapidement. J'imagine qu'en 1901, après la catastrophe, les propriétaires de la mine ont par mégarde réouvert les passages vers la cité et Abhoth, endormi, s'est réveillé. Si jamais nous dévoilons au monde ces vestiges uniques, c'est le genre humain que nous lui servons sur un plateau. Et si nous partons, nous risquons que d'autres alimentent ses projets. Il nous est possible d'inonder le site, en déviant le cours de la rivière souterraine. »

Je ne savais pas s'il était vraiment sérieux en suggérant cette alternative. N'était-ce pas lui qui nous avait réunis dans l'expectative de déterrer ensemble le plus grand site archéologique du monde ? Je me souviens encore de la fois où il m'a dit qu'il adorait son métier pour le plaisir de déterrer des objets vieux de plusieurs siècles. Et aujourd'hui il voulait anéantir sa plus importante découverte, celle qui aurait pu lui apporter la consécration ! Au début, son explication ne me parut guère raisonnée, car, d'un point de vue scientifique, nous avions pu ne croiser que le représentant d'une espèce simiesque non recensée, et sentir le mélange de plusieurs plantes odoriférantes ; mais ensuite, quand je reconnus dans le fond de l'air l'odeur nauséabonde du dieu dormeur, cette odeur soufrée et poivrée, je repensai au funérarium, et me demandai derechef qui avait bien pu l'utiliser. Comment ne pas s'imaginer alors que ce dieu malfaisant ne resserrait sur nous les rets de son piège, suivant ainsi à la lettre le plan qu'il avait établi en nous amenant ici ?

Henry, qu'il est désagréable de se sentir manipulée !

Nous devions en vitesse sortir des grottes, car les émanations d'Abhoth empestaient de plus en plus, et bientôt il déciderait de passer à l'offensive. Nous décidâmes de n'emporter que le strict nécessaire – c'est-à-dire les calepins, la corde et le matériel d'escalade – pour faire le chemin inverse. Nous étions sur le point de partir, quand Howard nous arrêta :

– Je ne pourrai jamais grimper le grand escalier. Je ne ferai que vous retarder.

– Mais tu es fou ! m'écriai-je, comprenant son intention. On te portera, on t'attachera à la corde et on te soulèvera ! On peut tous s'en sortir ! Il nous suffit de nous dépêcher ! Alors, debout ! On va pas te laisser, tu peux y arriver. » Mon exhortation se transformait en plainte désespérée, et la plainte en larmes. Au fond de moi, je savais qu'il avait raison, si Abhoth se terrait bien à quelques heures de nous.

– Laissez-moi les vivres, et revenez avec du secours. Faites vite !

Aujourd’hui, je sais qu’il avait dit cela pour me rassurer. Lors, je souscrivis naïvement à son plan et nous partîmes sur-le-champ ; je ne remarquai même pas que Lawrence et le professeur Lukaszewski lui remémoraient la marche à suivre pour dévier la rivière, inonder le site et noyer Abhoth. Sur la montre à gousset de Lawrence, les aiguilles indiquaient 5.04 p.m.

Le 2 octobre 1930, à 9.37 a.m. exactement, le professeur Lawrence Terence Harrington de Boston, le professeur Vassili Lukaszewski de Wroclaw, et moi-même, Jennifer Helen Parker-Montgomery de Providence, saluâmes le soleil après avoir passé plus de soixante-et-onze heures dans le sous-sol de Dunwich.

Voilà, Henry, il me reste à t’avouer qu’en arrivant au croisement où nous avons pour la première fois envisagé l’existence d’Abhoth comme faisant partie du domaine du possible, je détournai la tête en direction des ténèbres, et vis l’espace d’un instant une masse informe, boursouflée, qui chuintait parmi les ombres, libérant de minuscules spores jaunes presque immédiatement assimilées par l’air ambiant. Je préfère considérer cette vision comme l’invention d’un esprit fatigué par une expédition éprouvante ou, pour reprendre les termes d’Howard, comme la représentation sublimée d’une espèce exotique.

Lawrence est reparti le surlendemain pour Dunwich, avec plusieurs de ses étudiants ; il est descendu dans les grottes, mais il n’a pas retrouvé Howard. Les salles basses sont impraticables, m’a-t-il dit, et j’ose espérer que nul n’essaiera de les explorer un jour.

À mon neveu Henry,
Bien affectueusement,

Jennifer Helen Parker-Montgomery